

Jean Fourastié (1907-1990) : Un centenaire toujours actuel

Par Jacqueline Fourastié

Biographie	1
Sa conception du monde et de l'homme.....	4
Sa pensée économique.....	6
Les prix.....	7
Conséquences sur l'emploi.....	9
La production, la consommation	11

Jean Fourastié aurait eu 100 ans ces jours-ci. Certains le connaissent comme économiste, d'autres comme penseur ou comme chroniqueur du Figaro ou encore comme professeur ou comme vulgarisateur, auteur de *Que-sais-Je ?* Il a été tout cela !

Commençons donc par donner un aperçu de sa biographie. Nous parlerons ensuite de sa réflexion humaniste et de sa pensée économique; il s'agit toujours d'une œuvre optimiste, écrite par quelqu'un qui croit au progrès technique, économique et social et qui s'intéresse aux hommes

Biographie

Il est né le 15 avril 1907, dans une famille pauvre d'origine rurale, et ceci aura une importance dans ses découvertes. Son père était de Douelle en Quercy ; sa grand'mère, la Mémée, vivait sur l'exploitation agricole de la famille ; le mot « exploitation », usuel dans ce pays, est un grand mot pour désigner quelques terres, la plupart infertiles et situées sur les flancs de collines pentues. Son père n'avait pu rester à la terre et avait terminé ses études tout en travaillant ; il avait obtenu une licence en droit et était fonctionnaire dans les contributions indirectes, après avoir été deux ans « surnuméraire désappointé », ce qui signifie qu'il travaillait sans être rémunéré ; c'était alors une condition pour montrer ses aptitudes et son « honorabilité » ; en l'occurrence, mon grand-père avait un deuxième travail avec lequel il vivait et aidait un peu sa mère.

Jean Fourastié a fait ses études au collège de Juilly et est entré ensuite à l'École Centrale. Il vantait l'ouverture de son collège et il aimait beaucoup l'École Centrale où il a surtout appris à réunir et synthétiser des dossiers ; il ne se sentait pas fait pour être ingénieur ; en même temps que Centrale, il a fait sa licence en droit et l'Institut d'Études Politiques. Il avait un grand respect pour la fonction publique dans laquelle était son Père, et a toujours souhaité servir l'État, c'est-à-dire les hommes. A la sortie de Centrale, il a donc passé des concours administratifs. Reçu au concours de commissaire contrôleur des Assurances, il a dû attendre deux ans qu'une place se libère ; en attendant, il était rédacteur à l'octroi de Paris : il a gardé de ce passage une vision de ce que peut être une administration peu efficace : son chef n'avait rien d'autre à faire que des corrections insignifiantes aux lettres peu importantes que rédigeaient ses subordonnés...

Son premier véritable emploi a donc été le contrôle des Assurances, au Ministère des Finances ; là, il a rencontré une équipe de haut niveau avec des chefs qu'il a beaucoup admirés, Alexandre Aron et Gabriel Chenaux de Leyritz. Le contrôle des assurances consiste à vérifier que l'argent versé par les assurés est bien employé ; l'aspect comptable est fondamental. Jean Fourastié s'est donc intéressé à la comptabilité. En 1943, il a publié son premier « Que sais-je ? », *la Comptabilité*, que je vous recommande si vous avez du mal à comprendre comme moi ce qu'il faut placer au débit ou au crédit. Ce livre a été réédité jusqu'en 1998 et a été tiré à 161 mille exemplaires en français, et traduit en deux langues. On voit se dessiner deux aspects de la personnalité de Jean Fourastié, d'une part un souci pédagogique, une clarté de l'exposé : il écrit pour être compris de tous et croit assez en l'homme pour penser que tous ont la capacité de le comprendre ; l'enseignement de la comptabilité a été définitivement marqué par sa présentation ; d'autre part, la recherche du progrès ; il n'y avait aucun plan comptable en France et chacun présentait sa comptabilité comme il l'entendait, ce qui ne facilitait pas le contrôle : avec Maxime Malinski, son collègue, il a mis sur pied un plan comptable des assurances, le premier plan comptable en France, puis il a travaillé au premier plan comptable général.

Ces premières expériences l'ont convaincu qu'il « voyait des choses que les autres ne voyaient pas ». Chez lui, ce n'était pas une vision orgueilleuse ; c'était la certitude d'avoir reçu des dons et de devoir en faire profiter « l'humanité ». Quand nous, enfants, nous plaignions qu'il travaillait trop, il répondait, un peu en plaisantant : « Le monde a faim ! ». Il ne se sentait pas le droit de garder ses idées pour lui.

Ainsi, en 1945, il pensait avoir quelque chose à dire sur l'économie, c'est *L'Économie française dans le Monde*. Il cherchait à comprendre pourquoi la France avait subi la déconfiture de 1940, alors qu'elle avait gagné presque seule la guerre de 1914-18. Jean Fourastié n'avait pas de formation économique universitaire, ce qui lui donnait un certain recul ; dès 1945, il est guidé par quelques intuitions qu'ils a gardées toute sa vie :

- partir des *faits* et non des raisonnements. Il regarde le passé, l'histoire économique et ce qui se passe dans les autres pays pour connaître l'avenir et, dans le passé, les chiffres, les données statistiques, les ordres de grandeur. Il définit son livre comme « un essai de géographie économique comparée ».

- sa vision de la *dépopulation des campagnes*. Il critique la politique économique de la France de l'entre-deux guerres qui a cherché par tous les moyens à conserver les paysans à la terre au lieu d'industrialiser le pays. Jean Fourastié savait que son père et tant d'autres n'avaient pas quitté la terre par attrait pour la ville, mais parce qu'ils ne pouvaient plus vivre de leur culture. Dès 1945, il a compris les progrès de l'agriculture, déjà importants depuis la fin du XVII^e siècle : il est possible de nourrir mieux les Français en cultivant mieux les meilleures terres ; le machinisme, les techniques agricoles, permettent de produire plus avec moins de travail. Il faut donc moins d'agriculteurs ; les « bras » ainsi libérés peuvent contribuer à la production industrielle ; ensuite, sous l'effet du progrès technique, la production industrielle demande moins de travailleurs, ce qui laisse libre le champ des services. Sans employer encore la terminologie de « primaire », « secondaire » et « tertiaire », qu'il découvrira à partir d'Allen Fisher via Colin Clark, il pressent la distinction, et les mutations de population active qui résulteront de l'inégalité du progrès technique selon les secteurs.

- le désir de contribuer au progrès de l'humanité par *le changement des mentalités* qui entraîne de nouvelles façons d'agir. Voici la fin de sa conclusion (édition de 1945) : il s'inquiète déjà que la France ne soit plus « une nation pilote » car elle est réfractaire au progrès technique. « L'étude objective des faits techniques et des pressions sociales provoque

une révolution dans les sciences historiques. Dans le domaine de l'action, cette même étude doit créer peu à peu le climat intellectuel nécessaire à la réalisation des réformes qui, seules, permettront à la France de conserver son rang de grande puissance dans le monde, et aux Français de maintenir et d'accroître un niveau de vie indispensable à la formation et au rayonnement de la pensée. »

Ce livre a attiré l'attention de Léon Blum et surtout de Jean Monnet qui a appelé Jean Fourastié au Commissariat Général au Plan. Pendant vingt-six ans, Jean Fourastié a mis en pratique ses idées, les a confrontées aux réalités, en présidant l'une des Commissions clé du Commissariat, celle de la Main d'œuvre. Conscient de la nécessité de changer les mentalités et de découvrir les progrès possibles, avec quelques autres pionniers, il a organisé des « missions de productivité » : par branches, des chefs d'entreprise, des cadres, des ouvriers, des syndicalistes, se rendaient ensemble aux États-Unis et y découvraient des techniques plus performantes et une autre manière d'organiser le travail. L'action de la Commission de la Main d'œuvre a contribué à faire des années d'après guerre ce que Jean Fourastié a pu, plus tard, appeler les trente glorieuses.

Je passe sur les livres économiques qui ont suivi, en signalant le plus important, *Le grand espoir du XX^e siècle*, en 1949. Sa pensée économique a déjà toute son ampleur, nous la développerons plus loin ; lorsque nous avons préparé ensemble la dernière édition (col. *Tel*, Gallimard, 1989), il disait qu'il n'y avait rien à changer, sinon peut-être le chapitre sur le commerce extérieur : quarante ans après, les prévisions s'étaient réalisées, les grandes tendances restaient vraies et le sont toujours aujourd'hui. Quelques titres de ses livres, articles ou conférences des années 1940-1950 montrent que sa préoccupation ne s'arrêtait pas à un progrès économique abstrait, mais était axée sur l'homme, sa vie, son avenir, sa conception du monde : *Note sur la philosophie des sciences* (1948), *Les arts ménagers* (1950), *Machinisme et Bien-Être* (1951), *L'autonomie de l'être vivant* (1956), *Atala travaille chez Citroën* (1956), *Pourquoi nous travaillons* (1959), *Le calendrier démographique de l'homme moyen* (1959).

Dès 1941, il est chargé de cours au Conservatoire national des Arts et Métiers et dès 1947 professeur à l'Institut d'Études Politiques. L'enseignement a été primordial dans sa vie, d'autant qu'il a accepté de nombreuses conférences, en France et à l'étranger. La formation des jeunes était pour lui un gage du progrès à venir. Il s'y investissait avec joie, et était autant à l'écoute de ses élèves que ceux-ci l'étaient vis à vis de lui ; il réservait du temps pour écouter ses élèves, notamment à « Sciences Po ». Cependant, sa fonction principale était toujours à la direction des Assurances du Ministère des Finances ; bien que libéré de certaines obligations du Ministère en vue de sa participation au Commissariat au Plan, il ne pouvait se consacrer suffisamment à ses recherches. Jean Monnet est intervenu et l'a fait nommer, en 1951, Directeur d'Études à l'École Pratique des hautes Études, dans la section qui est aujourd'hui l'École des Hautes Études en Sciences sociales ; c'était certainement pour lui un moment désiré, car je me souviens que nous soupirions en famille vers le moment où il serait « professeur pur ». Depuis lors, sa fonction principale est restée l'enseignement, marquée en 1960 par une chaire au Conservatoire National des Arts et Métiers.

Je termine rapidement sa biographie. Il a épousé notre mère, Françoise Moncany, en 1935. Elle a été sa collaboratrice toute leur vie, relisant ses livres ou y collaborant, enseignant sa pensée. Il a eu trois enfants qui sont encore en vie, et un petit Jérôme parti très vite à quelques mois. Il a été appelé comme expert auprès d'organismes internationaux, OCDE, ONU..., et a passé quelques mois au Chili, puis au Mexique pour conseiller les gouvernements. Il a fait des milliers de conférences en France et à l'étranger.

Il écrivait chaque année un livre. Je ne peux citer que les plus marquants : *La grande métamorphose du XX^e siècle* (1961), *Les écrivains témoins du peuple* (1964, avec Françoise

Fourastié), *Les quarante mille heures* (1965, qui a été réédité aux éditions de l'Aube ces jours-ci), *Essai de morale prospective* (1966), *Comment mon cerveau s'informe* (1974), *Le long chemin des hommes* (1976), *La réalité économique* (1978), *Les Trente glorieuses* (1979, le titre le plus célèbre, qui a donné son nom à la période 1946-1975), *D'une France à une autre* (1987). Après son décès, *Jean Fourastié entre deux mondes*, des mémoires posthumes que Béatrice Bazil m'a aidée à publier en 1994 et la magnifique anthologie que Jean-Louis Harouel a réalisée sous le titre *Productivité et richesse des nations*, parue en 2004 dans la collection *Tel*, Gallimard.

Le village de Douelle en Quercy, lieu d'origine de la famille Fourastié, a joué un grand rôle dans sa pensée et dans sa vie. Rares ont été les années où il n'y a pas passé ses vacances, vacances longues depuis qu'il était enseignant. Il en appréciait le calme, qui lui permettait d'écrire ; surtout, il était imprégné de la vie traditionnelle ; il en suivait les transformations dont il a rendu compte de façon saisissante dans le premier chapitre des *Trente glorieuses* : il y compare deux villages, Madère et Cessac, statistiques à l'appui ; ces deux villages ne semblent pas avoir grand chose en commun, le premier est sous-développé, et le deuxième en plein modernisme, et pourtant, il s'agit de l'unique village de Douelle en 1945 et en 1975.

De ce village qu'il aimait, il est parti vers un monde meilleur le 25 juillet 1990.

Sa conception du monde et de l'homme

Vous avez peut-être perçu déjà que, pour lui, la vie économique et la vie tout court ne se réduisent pas à des théories. L'homme était au centre de sa pensée. Il a écrit des textes de réflexion philosophique presque en même temps que des livres de comptabilité ou d'économie.

Sa conception de la *morale* est fondée sur la distinction entre le court terme et le long terme : « Les valeurs qui font durer l'humanité ne sont pas celles qui la font progresser ». Une conception morale et religieuse lui paraît nécessaire à la durée de l'humanité : « Sans doute au moins quatre-vingts pour cent des hommes ont-ils davantage, aujourd'hui, besoin de guide que de pain. Cet homme harassé de notre fin de siècle, fustigé d'informations discordantes et de prévisions troublantes, exposé à se voir persécuté par des organisations politiques et policières sans âme ni visage, dans les sociétés souvent aussi totalitaires qu'instables, a besoin d'avoir pour lui, au moins, sa propre conscience morale. Sinon ce n'est pas seulement un peuple malheureux, mais un peuple inactif, paralysé. » (Ceci est écrit dans *Essais de morale prospective* en 1966... et apparaît aujourd'hui prophétique !) Il est conscient que la vie morale consiste à faire des choix ; il distingue les « décisions-solution » qui sont prises en parfaite connaissance de cause, avec une information complète, et les « décisions-option » qui sont prises avec une connaissance imparfaite. Ces dernières sont les plus nombreuses ; malgré les moyens d'information dont nous disposons aujourd'hui, il est impossible de savoir comment réagiront des êtres, quelles conséquences dans le long terme aura une décision.

Une option importante pour lui est la foi chrétienne : « Il reste que, de tous les livres qui aient été écrits pour nous aider à vivre, je pense pour ma part que l'Évangile est le meilleur ». Il prône, nous le verrons, l'esprit scientifique expérimental et s'en réclame pour cette option : « De la personne du Christ rayonne toujours la lumière qui a éclairé et éclaire la part la plus évoluée de l'humanité, – celle qui se trouve aujourd'hui la plus avancée dans la voie de l'esprit scientifique expérimental... Que l'on croie ou non en la divinité du Christ, l'une des sources de notre civilisation est là, et cette source est toujours vive... *Laissez-moi donc juger de ce qui m'aide à vivre.* » (*Ibid.*)

Vers 1977, il a trouvé un moyen de s'exprimer dans la distinction entre le paléocéphale (la partie du cerveau instinctuelle que nous avons en commun avec les animaux) et le néocéphale (le cerveau nouveau, spécifique à l'homme, capable de raisonnement). Il avait l'*instinct* en estime, car c'est ce qui assure la survie. La morale populaire traditionnelle lui apparaissait voisine de l'instinct, car son objectif est d'assurer la continuité de la vie, c'est une morale du sacrifice ; il aimait à citer cette phrase d'une vieille cousine du Lot : « Tout par devoir, rien par plaisir, – mais tout devoir avec plaisir. ». « C'est une grande tâche, une dure tâche, pour la vie, de substituer la morale à l'instinct. » Il accusait le « siècle des lumières » d'être responsable de la détérioration de la morale ; celle-ci ne peut tenir que si elle s'appuie sur une « conception du monde », une foi. Le siècle des lumières a rejeté cette foi ; quelques siècles plus tard, la morale n'a plus de fondement. Il le regrettait notamment en ce qui concerne la famille : « Par opposition à l'amour court terme d'aujourd'hui, l'amour conjugal était un amour de long terme, basé non sur le choix instantané d'un partenaire, mais comme l'amour paternel et maternel, sur l'appartenance à la famille ; sur la survénance dans la famille d'un être nouveau. » (*Jean Fourastié entre deux mondes*)

Il se méfiait du raisonnement pur et prônait l'expérience, ce qu'il appelait l'*esprit scientifique expérimental*. Pour lui, l'homme est capable de raisonner indéfiniment ; mais s'il ne se confronte pas au réel, ce raisonnement est vain. Il était conforté dans cette opinion par la manière de raisonner des économistes universitaires, qui regardent le comportement d'un *homo oeconomicus* théorique, parlent du produit i ou du prix p_i ... Il tenait à parler d'un homme précis et les produits dont il parlait avait un nom : saucisson ou coupe de cheveux. Il a fait faire à ses élèves de l'École Pratique des hautes Études et à ses chercheurs des milliers de relevés de prix, de salaires et d'autres statistiques ; il parle avec émotion des annuaires statistiques ; voici un extrait de la préface de *l'Économie française dans le monde* : « La statistique est un moyen de description historique plus puissamment évocateur que tout autre. En effet les longues colonnes de chiffres qui se succèdent d'année en année dans les annuaires statistiques, réservent à l'observateur qui veut bien les lire et les peser, une émotion plus directe et une compréhension plus complète des réussites et des misères de l'humanité, que les développements des historiens. C'est que le chiffre transcrit le fait brut, sans théorie et sans fard. Il place le lecteur devant le réel comme une photographie qui serait la synthèse de milliards de photographies, ou comme un film unique qui donnerait au spectateur la perception de milliard de films tournés partout et sans trêve dans le monde. Quel homme en effet résisterait à l'émotion qu'inspirent, dans les statistiques démographiques françaises, les chiffres des « classes creuses » de 1914-1918, ou le relèvement de la mortalité infantile pendant l'occupation allemande, avec la pointe qui a marqué le mois sans feu de janvier 1945 ? »

L'esprit scientifique expérimental était pour lui le modèle du raisonnement à long terme. L'opposition entre le *court terme* et le *long terme* est en effet pour lui fondamentale, je l'ai dit. La vision « court terme » est impulsive, sans réflexion pour l'avenir, souvent trompeuse. La conception du « long terme » est celle des valeurs faites pour durer, la morale, mais aussi la science, l'expérience. D'où son amour pour l'histoire et son regard orienté vers les grandes tendances.

Il a conscience que l'homme est *limité* dans un univers immense. D'une part, l'homme n'est capable d'avoir qu'une idée à la fois : c'est « l'idée unique », qui n'a rien à voir avec la « pensée unique » dont on parle aujourd'hui. Parce qu'il n'a qu'une pensée à la fois, l'homme est incapable de percevoir ce qui n'est pas immédiatement accordé au contenu actuel de son cerveau. Mon père disait : « Combien graves sont les infirmités congénitales de l'esprit humain : celui-ci n'accepte pas aisément les informations différentes de celles auxquelles il est préparé ; il enrobe les faits qui ne sont pas "favorables" à sa thèse sous un écran de rationalité

qui, l'empêche de les percevoir : son cerveau ne reçoit pas ce qui est contraire à sa perception du réel. » L'une des histoires qu'il racontait pour illustrer ce sujet est celle de « l'R de Garches », « racontée, à Paris, par un Américain : "Je crois que j'apprends un peu la langue française, mais il y a quelque chose que je n'arrive pas à comprendre. J'habite "Gaches" (il voulait dire Garches) ; souvent, je rentre chez moi en taxi, et alors je commande au chauffeur : *Gâches*, mais il ne comprend pas. Je lui répète sur tous les tons, en variant l'accent : *Gaches*, *Gaches*... Je dois souvent lui montrer *Gâches* sur la carte... enfin, lorsqu'il finit par comprendre, il me répond péremptoirement : "Ah, *Gâches* ! il fallait le dire plus tôt !" (Or, il est certain que le chauffeur a dit Garches et non *Gaches*, mais l'Américain n'a pas entendu l'R.) Le cerveau est habitué à une "idée" ; il la perçoit, mais il ne perçoit pas les autres "idées", surtout si elles sont un peu voisines ou analogues. Il y a des sons dans le monde sensible que certains hommes ne peuvent pas entendre ; il y a des objets du monde sensible que les hommes ne voient pas. Souvent, quand un homme est en désaccord avec un autre sur l'identification d'un fait, il pense : "Mon contradicteur n'est pas de bonne foi." Mais dans cette affaire de "Garches" la bonne foi n'est pas en cause ; c'est plus grave. » (*Jean Fourastié entre deux mondes*)

Autres limites, celles de la *science*. Jean Fourastié avait confiance dans la science, génératrice de progrès. Mais il était conscient que ce que l'homme connaît du monde est peu de chose par rapport à ce qu'est l'univers : « Je viens de parcourir des manuels de physique et de chimie pour les classes de première et de seconde. Là tout n'est qu'ordre et beauté... Il n'y a pas de place pour l'immensité de l'ignorance humaine, ni pour l'erreur commune aux « raisonnements » cérébraux... Rien dans ces manuels ne peut faire même soupçonner le véritable processus du progrès de la science, le combat qu'il faut mener pour tirer le « faux » du « vrai », pour vaincre l'évidence au bénéfice de l'expérience ; pour assujettir le rationnel à l'expérimental... Que peut penser l'adolescent du contraste entre cet ordre et cette beauté et le tohu-bohu pitoyable de la réalité politique et sociale ? Que peut-il savoir de la complexité du réel et de la difficulté qu'a l'homme de l'appréhender ? On lui cache les immenses lacunes du savoir humain... » (*Lettre ouverte à quatre milliards d'hommes*). Pour que le jeune ait une idée plus juste et mieux orientée pour tenir compte de ce qu'on ne sait pas ou mal, Jean Fourastié préconise l'enseignement de l'histoire de la science ; il souhaite que les jeunes reçoivent des « leçons d'ignorance ».

Sa pensée économique

Son activité, son enseignement étaient surtout orientés vers l'économie. Mais ce que nous venons de voir montre qu'il ne suffisait pas pour lui qu'une théorie soit écrite dans un manuel, même avec ordre et beauté, pour qu'elle lui paraisse juste. Ses exigences sont celles de la science expérimentale. L'expérience n'est pas possible en économie, car on ne se retrouve jamais comme en physique « dans les mêmes conditions de température et de pression » ; une même action, en économie, à quelque temps d'intervalle, rencontre des hommes qui ont changé, qui aussi se sont adaptés à cette action... et un monde qui n'est plus tout à fait le même. Donc, pour Jean Fourastié, il fallait partir de données chiffrées, celles des annuaires, mais aussi celles qu'il pouvait collecter ; il fallait réunir le plus de données possibles sur le comportement des hommes.

Nous avons parlé de ses découvertes déjà présentes dans L'Économie française dans le monde : le mouvement de ce que nous appelons le primaire, l'agriculture, vers le secondaire, l'industrie, et ensuite vers le tertiaire, les services. L'intuition fondamentale de Jean Fourastié est alors que ce qui détermine ces mouvements, c'est le progrès technique. C'est parce qu'on est capable de produire davantage de nourriture en moins de temps que l'on peut d'abord se nourrir mieux, puis se tourner vers d'autres productions et d'autres consommations. Dans le

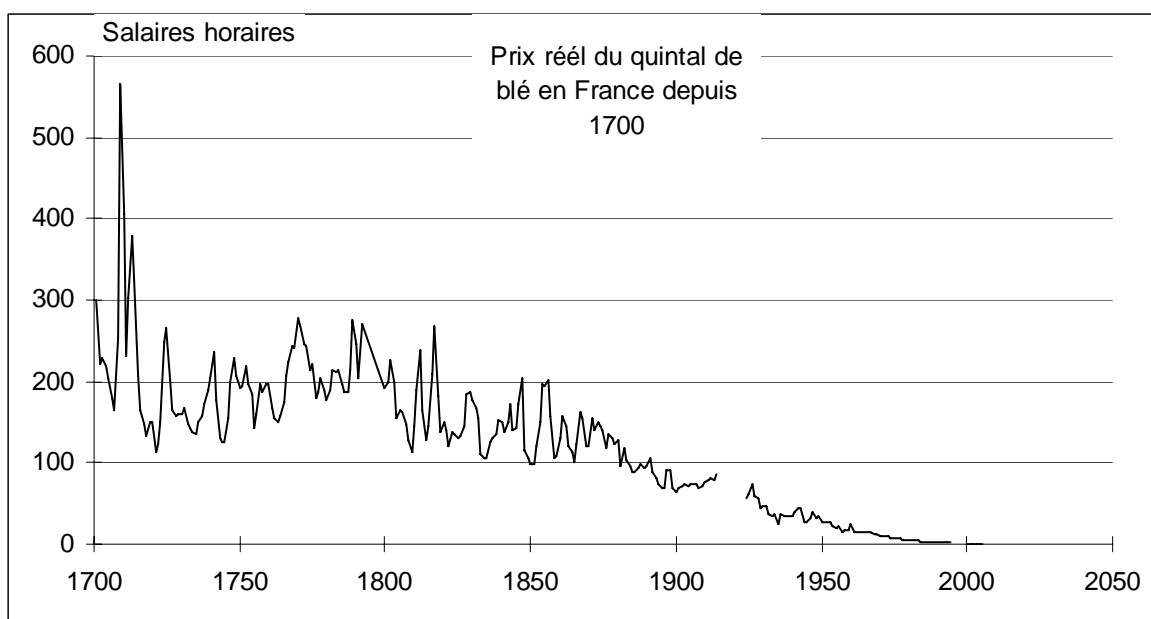
même temps, Jean Fourastié refuse que la globalité ne procède pas du détail : « Je suis, écrivait-il en 1966 dans *Les conditions de l'esprit scientifique*, d'un pays où les vallées sont aussi bornées que celles des Pyrénées et des Alpes, mais où les sommets sont à moins de vingt minutes d'escalade ; où l'on va donc continuellement des vues immenses aux vues partielles ; où, presque simultanément à la conscience de milliers de kilomètres carrés, les herbes, les insectes et les cailloux s'imposent, comme si l'on passait sans cesse, par le procédé que l'on appelle aujourd'hui en optique le «zoom», de la longue-vue au microscope (...) où sans cesse un mas en ruine, un mur écroulé, une «pierre levée», un fossile rappellent à la fois le détail et l'immensité du temps. »

Les prix

Le détail lui paraît donc important. C'est la raison pour laquelle il a lancé des étudiants et des chercheurs dans des relevés minutieux de prix. Jusque là, la seule théorie connue sur les prix était celle de l'offre et de la demande et on y ajoutait le « mouvement général des prix » : les prix paraissaient fixés par le comportement de l'acheteur et du vendeur, sans qu'on fasse même allusion au prix de revient, et leur variation globale, l'inflation, était censée être la même pour tous. Les relevés qui ont été faits, notamment dans le cadre de l'École Pratique des Hautes Études, montrent qu'il n'en est rien. Jean Fourastié a pu classer les mouvements de prix selon la fameuse classification tripartite dont j'ai déjà parlé, primaire, secondaire, tertiaire, ou plutôt progrès technique moyen, progrès technique élevé, progrès technique faible ou nul.

Dès le *Grand Espoir* du XXe siècle (1949) et *Machinisme et Bien-Être* (1951), il se penche sur la condition économique des hommes à travers l'histoire. En France, depuis deux siècles, la production et la consommation ont radicalement changé. Il observe les mercuriales et les livres d'histoire pour connaître les prix ; il regarde ce que se passe dans les autres pays, et notamment aux États-Unis, très en avance sur l'Europe dans l'après guerre. La monnaie varie à travers le temps et l'espace : comment comparer les prix entre eux ? Jean Fourastié a l'intuition géniale de ce qu'il a appelé le prix réel, rapport du prix nominal au salaire horaire du manœuvre ou au salaire horaire minimum ; il prend le salaire total, c'est-à-dire avec les charges sociales salariales et patronales. Le prix réel d'un produit est donc, au profit près, le temps d'équivalent manœuvre qu'il faut pour obtenir ce produit, à travers toutes les transformations qu'il a pu subir. « Équivalent manœuvre » signifie que si un ingénieur gagne trois fois ce que gagne le manœuvre, son temps est compté pour trois heures au lieu d'une. Et le profit ne peut être durablement important dans un pays où la concurrence existe ; il ne peut rendre compte des variations importantes de prix qui sont constatées.

Le fait majeur de l'histoire économique de ces derniers siècles en France est la baisse du prix réel du blé.



Le prix réel d'un quintal de blé était de 566 salaires horaires en 1709, lors de la dernière famine nationale française ; au cours du XVIII^e siècle, il a oscillé entre 140 et 250 salaires horaires (276 en 1789, ce qui n'est pas sans rapport avec la prise de la Bastille). Depuis, il baisse régulièrement, jusqu'à maintenant où il est de l'ordre de 3 salaires horaires le quintal ; le prix réel a été divisé par près de 100 en deux siècles. Traduisons en termes de pouvoir d'achat : le pouvoir d'achat d'une heure de travail de manœuvre non-qualifié était au XVIII^e siècle de l'ordre de 300 à 700 g de blé (177 g en 1709) ; il est aujourd'hui de l'ordre de 33 kg. Cette hausse explique les changements fondamentaux de notre condition. Cinq cents grammes de blé par heure de travail au XVIII^e siècle, cela signifiait une économie de subsistance ; 80 % de la population au moins touchait ce salaire et, en une journée de travail de 12 heures, ne pouvait recevoir que 6 kg de blé, à peine de quoi nourrir une famille, en se limitant au blé et au sel, avec de rares légumes et jamais de viande ; il ne restait pratiquement rien avec un tel salaire pour le logement, les vêtements, le chauffage et l'éclairage... Cela explique le budget annuel que Vauban décrit à la fin du XVII^e siècle pour un ouvrier chef de famille de 4 personnes :

- un tiers de minot de sel (17 kg)	8 livres 16 sols
- 10 setiers de méteil ¹ (1 100 à 1 200 kg)	60 livres
- loyer, entretien et autres aliments	15 livres 4 sols
- impôt	6 livres
	Total 90 livres

Il faut lire le texte émouvant du *Projet de dixme royale* pour voir qu'un gain de 90 livres apparaissait à Vauban comme un maximum. Dans ce budget, le méteil intervient pour 67%, l'alimentation pour environ 85% et l'impôt pour 6,7%. J'actualise la pensée de Jean Fourastié. Il faut comparer cette répartition au budget moyen de 2006 que décrit l'indice des prix à la consommation : la nourriture n'y intervient plus que pour 16,74 %, alors qu'elle est riche et variée ; nous consacrons en moyenne 31,52% de notre budget à l'achat de produits manufacturés, 8,18% à l'énergie, et 41,72% à l'achat de services² ; notre pouvoir d'achat a

¹ Le méteil est un mélange de céréales pauvres qui revient un peu moins cher que le blé. Le pain que mangeaient nos ancêtres était du pain noir. Le pain blanc (de blé) n'est apparu sur la table du Français moyen qu'à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e.

² D'après les pondérations de l'indice de l'Insee.

augmenté dans des proportions que nous sommes incapables d'imaginer ! Et ceci est la conséquence du progrès technique : les méthodes de culture ont évolué, labour, engrais, sélection des semences, moissonneuses batteuses...

Voici un autre exemple, cher à Jean Fourastié. Au temps de Louis XIV, une glace de 4m² coûtait 4 à 5 fois plus qu'une tapisserie de même dimension. Le prix d'une glace de 4m² est passé de 35 à 40 mille heures en 1702 (les glaces de la galerie des glaces de Versailles, de 45 pouces, soit 1,44m, valaient 5 000 s. h. chacune), à 6 900 s.h. en 1845, 1 000 en 1862, 200 en 1905 et 6 à 7 s.h. aujourd'hui. Le prix réel de 4m² de tapisserie de haute lisse est resté, tout ce temps, compris entre 8 000 et 16 000 s.h. La glace est un produit secondaire, à haut progrès technique ; la tapisserie est un produit tertiaire, produit selon les mêmes techniques qu'au XVII^e siècle.

Je vais énumérer quelques prix, en actualisant encore. On peut citer des produits dont le prix réel a été divisé par un nombre compris entre 3 et 20 depuis 1925 : le pain, le vin, les confitures, le beefsteak, les œufs, le jambon, le camembert, le beurre,... presque tous les produits alimentaires. Ces produits sont à **progrès technique moyen** et forment le secteur « **primaire** » selon Jean Fourastié. Dans ce secteur, on trouve, mais pas exclusivement, des produits de l'agriculture.

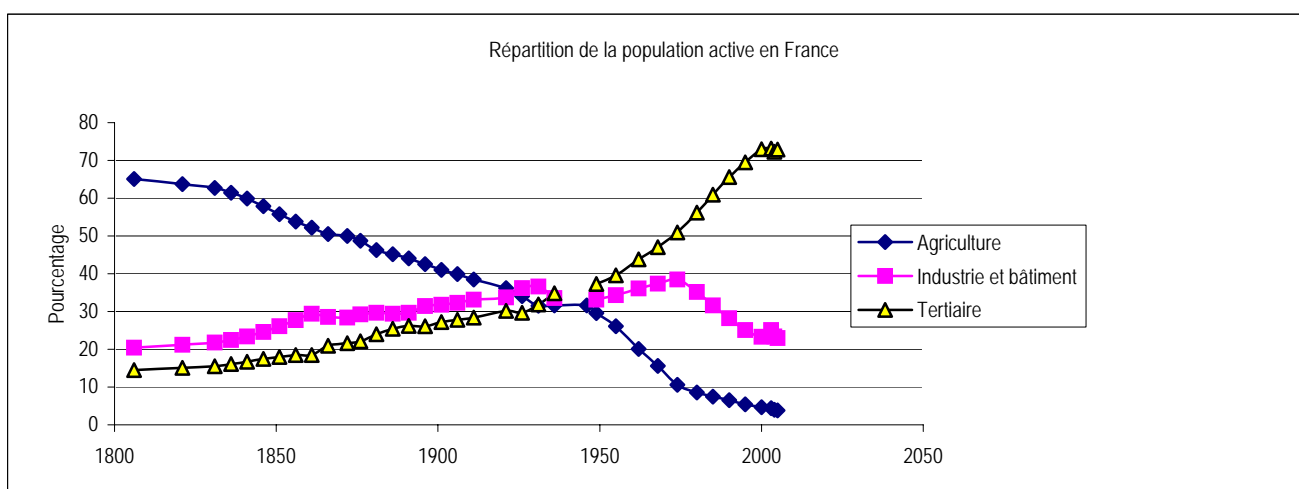
Parmi les prix réels à décroissances faibles, outre la coupe de cheveux dont le prix réel a tendance à augmenter, on trouve, par exemple le ticket de métro et la place de cinéma dont le prix réel a été divisé « seulement » par deux. Ils comportent une part importante de services : il s'agit de productions dont les techniques n'ont que peu varié en quatre-vingts ans, à **progrès technique faible** ou même **nul**. Ce que Jean Fourastié a nommé « **tertiaire** » est précisément le secteur où l'accroissement de la productivité est faible ou nul. Ce secteur englobe la plupart des services et d'autres produits comme la tapisserie. Par contre, certains services (dactylographie, comptabilité, banque...) ont bénéficié de progrès techniques importants et n'ont plus à figurer dans ce secteur ; on les intègre parfois dans un nouveau secteur, le « quaternaire », mais, pour Jean Fourastié, ces produits changent de secteur et se placent dans les secteurs à progrès technique moyen ou élevé.

Le prix réel des crayons a été divisé, depuis 1925, par 20 environ, celui du kilowatt-heure d'électricité par 62, celui d'une ampoule électrique par 217, et celui d'un récepteur de radio par... 520, un appareil infiniment plus performant et léger que la « T.S.F. » de 1925. Il s'agit de produits à **progrès technique élevé**, ou du secteur « **secondaire** ». On trouve dans ce secteur des produits industriels, mais aussi le blé et les céréales. Quelques-uns de ces produits ont même un prix nominal en baisse, notamment en informatique ou électronique...

Conséquences sur l'emploi

La pensée de Jean Fourastié est unifiée. L'étude des prix montre qu'il faut beaucoup moins de temps qu'autrefois pour produire les biens des secteurs secondaire et primaire. Cela signifie qu'il faut beaucoup moins de personnes employées à cette production.. En 1800, 65% de la population active française travaillait dans l'agriculture ; aujourd'hui, c'est seulement 3,8%. En 1851, un agriculteur français nourrissait – assez mal, c'est-à-dire avec beaucoup de féculents, peu de légumes verts, de fruits et de viande – quatre personnes en le comptant. En 1911, il en nourrissait 5,11 ; en 1949 : 7,25 ; en 1974 : 16,6. Aujourd'hui, il en nourrit – très bien – environ 65. Progressivement, mais de façon spectaculaire, le travail nécessaire à la subsistance des habitants de la France diminue. Les transferts de population active ne se sont pas faits sans douleur. Les paysans ont dû "monter à la ville", non par attrait, comme on l'a dit souvent, mais parce qu'ils ne pouvaient plus vivre de leur travail agricole. Ils ont d'abord été dans l'industrie : le pourcentage d'actifs dans l'industrie est passé de 20% en 1800 à 38% en

1974 ; mais 1974 représente un point culminant ; ensuite, le pourcentage d'employés dans l'industrie et le bâtiment baisse (aujourd'hui, 23%), car les progrès de productivité sont si importants qu'ils permettent de réaliser des produits nouveaux et plus nombreux sans augmenter le nombre de personnes employées. Les agriculteurs sont donc allés aussi vers le secteur tertiaire, lentement au début, rapidement dans la période récente (depuis 1949). Aussi, le pourcentage de la population active dans le tertiaire est-il passé de 14% en 1800 à 27% en 1900, 51% en 1974 et plus de 72% aujourd'hui. Le schéma que Jean Fourastié présentait dès 1949 pour l'évolution de la population active peut être comparé à celui qui s'est réellement produit. L'évolution que nous constatons était prévue ! J'ajoute que cette évolution est celle de tous les pays, mais que certains sont encore au stade où nous nous trouvons il y a cinquante ans. On peut mesurer le degré de développement d'un pays au pourcentage de sa population active employée dans l'agriculture.



Les transferts de population active ont été particulièrement importants en France pendant les trente glorieuses ; ils ont été, certes, douloureux, mais sans un chômage excessif. Un « invité inattendu » (l'expression est de Jean Fourastié) a été, depuis, le chômage, en partie parce que ces mutations n'ont pas été anticipées et que les services ne se sont pas suffisamment développés.

Les progrès de productivité ont une conséquence sur la durée du travail. L'agriculteur du XVIII^e ou du XIX^e siècle travaillait du lever au coucher du soleil, c'est-à-dire très longtemps en été. Les journées de 12 heures étaient courantes dans l'industrie du XIX^e siècle, et il fallait faire travailler les jeunes enfants pour avoir de quoi les nourrir. Si la durée du travail a pu diminuer jusqu'aux 35 heures, c'est parce que la productivité du travail a augmenté : on peut produire plus en moins d'heures. Il y a là un équilibre entre ce que Jean Fourastié appelait le niveau de vie, et le genre de vie. Le niveau de vie, c'est la richesse, la quantité de biens et de services dont on peut disposer. Le genre de vie, c'est la manière de vivre, l'agrément de la vie et sa durée, la culture, le repos et donc l'allègement du temps de travail. Le choix ne s'est pas fait explicitement, mais chaque fois que le temps de travail a diminué, cela correspondait à une diminution de la production, d'ailleurs masquée par de nouveaux progrès. Diminuer le temps de travail, c'est préférer son genre de vie à son niveau de vie. Le temps de travail n'a pas diminué seulement dans la semaine, mais se sont introduits les congés payés, et surtout la possibilité pour les enfants d'aller à l'école et de faire des études, donc de commencer à travailler tard, et pour les personnes âgées d'avoir une retraite. Le titre *Les 40 000 heures* correspond au temps de travail dans une vie vers 2020 ou 2030. Réalisons que le régime actuel de retraites avec les retraites complémentaires obligatoires date

de 1961. De même, il est devenu possible d'avoir la sécurité sociale, l'assurance chômage, les assurances accident du travail.

La production, la consommation

Je ne peux qu'aller très vite et il y aurait tant à dire ! Une idée simple, une évidence :

$$\text{Production} = \text{Consommation}$$

On ne peut consommer que ce qui a été produit ! On constate une évolution de la production, et donc de la consommation, dans le même sens que celle de l'emploi. À une production essentiellement agricole, sans diminution de celle-ci, nos pays riches ont ajouté la production industrielle, puis les services. Selon Jean Fourastié, l'appétit de consommation est pratiquement illimité. Loin d'être heureux d'être incomparablement plus riches que nos ancêtres, nous voulons toujours davantage. Mais on ne peut consommer que ce qui a été produit ! Nous ressentons plus le rationnement que l'aisance... Aujourd'hui, production et consommation ont suivi des courbes analogues à celle de l'emploi. Les emplois nouveaux seront majoritairement dans le tertiaire au sens Fourastié, c'est-à-dire là où il y a peu ou pas de progrès technique possible.

De même que la logique de la pensée de Jean Fourastié nous conduit, à contre courant de toutes nos perceptions, à découvrir que notre pouvoir d'achat augmente, non seulement à long terme, mais aussi à court terme, il faudrait parler de la **réduction des inégalités**. Peut-être pourrais-je vous faire comprendre en vous racontant ce qu'il appelait le paradoxe du maharadjah et des pauvres Hindous. La production moyenne de riz par tête dans un pays est de 500g. On est en économie fermée, avec 100 000 habitants dont un seul est riche, le maharadjah ; son revenu monétaire est scandaleux, c'est la moitié du revenu total des habitants du pays. Si l'on exile le Maharadjah et si l'on partage son revenu entre les 100 000 pauvres, le revenu nominal monétaire de chacun de ceux-ci double ; mais la production de riz n'augmente pas, ainsi la consommation de riz reste de 500g par tête. Le prix du riz double.

Il se basait sur une égalité mathématique simple : $2^{10} = 1000$ pour affirmer que la **croissance ne peut être indéfinie** ; en effet, pendant les trente glorieuses, la croissance du PIB en France était voisine de 7% ; $(1,07)^{10}$, la croissance en 10 ans, est voisin de 2 ; une croissance de 7% par an serait une multiplication par 1 000 en un siècle, ce qui est impossible. Jean Fourastié pensait que nous étions dans une période transitoire : avant, c'était la vie traditionnelle, après, ce sera une civilisation technique à haut niveau de vie, mais où la croissance sera faible ou nulle. C'est la partie droite du schéma de l'évolution de la population active.

*

Je viens de décrire à grands traits la pensée économique de Jean Fourastié, je voudrais dire un mot de sa personne. Une de ses qualités était la faculté d'admiration ; il a admiré ses maîtres, ses premiers patrons et surtout Jean Monnet dont il a épousé les objectifs et notamment le désir de constituer l'Europe. En 1956, il intitule une des ses conférences : « L'enthousiasme au travail a-t-il disparu ? ». Ce mot *enthousiasme* n'était pas choisi à la légère : il vient de Dieu (Théou) ; mon père s'enthousiasmait sans cesse pour un livre, une idée ; il savait retenir de ce qu'il lisait et entendait - et il lisait beaucoup ! - ce qui était le meilleur ; chaque fois qu'on le voyait, une nouvelle idée, un nouvel auteur occupaient sa pensée, et l'enrichissaient. Je crois que cette faculté d'émerveillement, qui demande une grande humilité, est un besoin de notre temps.

Il ne détachait jamais les considérations économiques ou techniques de sa conception de l'homme. Je lui laisse la conclusion ; c'est la fin de la postface du *Grand Espoir du XX^e siècle*, l'un de ses derniers écrits (février 1989) :

« Les objectifs de l'homme sont simples ; il recherche l'harmonieux exercice de ses facultés. Mais il est sans cesse déçu et trompé par la complexité du réel, par l'écart entre le rêve et la réalité, entre le court terme et le long terme, par l'inquiétude, par l'erreur et la faute... Pour éviter le plus possible ces fautes et ces désillusions..., il a besoin de « garde-fou », d'éducation, de formation. Il lui faut acquérir son autonomie et sa sagesse. Il lui faut une morale assise sur un socle solide d'idées générales, science expérimentale, philosophie, religion. Le réel ne suffit pas à expliquer le réel. Les valeurs qui font progresser l'humanité ne sont pas les mêmes que celles qui la font durer.

Des recherches sont faites, des prises de conscience se manifestent partout dans le monde : des hommes, des associations, des académies, des institutions, des Églises... sont au travail pour tenter de pallier le vide conceptuel de notre temps. Dès 1948, l'ONU a voté un document utile : la Déclaration universelle des droits de l'homme.

Faisons confiance au long mystère de l'homme. »